

## Corrigé du Bac Blanc N° 1

### Sujet 1 : Peut-on avoir raison contre les faits ?

Vous trouverez ici :

- a) Des remarques et rappels méthodologiques
- b) Une analyse problématisée du sujet avec sa conclusion
- c) Une introduction complètement rédigée avec le plan articulé.

Quelques remarques :

- 1) C'était de loin le sujet le plus exigeant au point de vue critique et technique.
  - Autant le sujet 2 exigeait d'au moins bien connaître le cours, autant celui-ci laissait croire qu'on allait pouvoir s'en tirer sans trop de connaissances. Ce n'est pas totalement faux. Mais c'était le sujet le plus exigeant techniquement et, surtout, au point de vue de l'esprit critique dont vous devez faire preuve. Beaucoup de copies sur ce sujet n'ont pas su se dégager du préjugé selon lequel le fait = vérité et c'était le gros piège à éviter, c'est-à-dire tomber dans le « bien connu » et vous baser sur l'opinion reçue.
- 2) **Ce qu'il ne fallait pas faire**
  - Définir les termes séparément, sans tenir compte du sens de la proposition, sans les mettre en relation avec la proposition du sujet.
  - N'exercer aucune distance critique par rapport à la définition du sens commun de la notion de *faits* que l'on poserait alors à tort comme simple vérité objective.
    - Un fait est toujours une certaine interprétation de la réalité qui nous est rapportée. Le fait n'est pas ce que l'on observe, mais ce que l'on admet comme rapporté de façon authentique – si bien qu'on admet qu'un fait serait toujours à vérifier et alors, alors seulement, on passe du fait admis à l'observation et éventuellement (= peut-être, pas *eventually...*) à la vérité.
  - Faire un sujet sur l'opposition entre raison et faits.
    - C'est-à-dire oublier de questionner la proposition « avoir raison » et, du coup, perdre toute la dimension *polémique* et *éthique*, voire *politique*, du sujet.
  - Se réfugier dans le *bien connu*.
    - La force de beaucoup d'entre vous est que vous travaillez beaucoup sur vos cours. Le point 'moins fort' c'est que nombreuses sont les copies qui n'arrivent pas à prendre la distance nécessaire pour éviter le réflexe qui consiste à se réfugier dans le *bien connu*, c'est-à-dire ce que vous avez retenu du cours et non ce que LE SUJET exigeait ; en plus de ce que vous croyiez déjà savoir sur la notion de fait, alors que par ailleurs nous avons vu la distinction entre fait/droit/valeur (cf. Cours d'introduction + vocabulaire)
  - Faire une synonymie entre fait et expérience n'était pas pertinent.
    - On ne définit pas par synonymie, mais par analyse, laquelle doit tenir compte de la formulation du sujet.
  - Se précipiter dans un débat entre idéalisme et empirisme.
    - Faire cela c'était passer à côté du sujet, sauf si cela était lié à une véritable analyse des concepts du sujet et bien justifié par une argumentation adaptée au sujet.

- Partir du principe que, non, de toute façon un fait est un fait et on ne peut donc pas avoir raison contre un fait alors que la distinction entre *vérité de fait* et *vérité de droit* permettait déjà de voir l'impossibilité d'une telle affirmation, du moins sous cette forme aussi radicale et irréfléchie.

### 3) Le Corrigé :

#### 1. Première analyse, étonnement face au sujet :

Avoir raison contre les faits : que cela peut-il signifier ? Dans quelles circonstances peut-on en venir à se poser cette question ?

**NB : à ce stade on ne pense à aucun auteur. On se sert seulement du vocabulaire.**

- ⇒ Lorsque l'on s'indigne face à une injustice. Cette injustice est un fait. On a raison de s'en indigner. Pourquoi ?
- ⇒ Lorsque l'on constate qu'une théorie ou une observation va contre ce que le sens commun avait toujours admis jusque là.
- ⇒ Lorsqu'on comprend que tout fait est en vérité toujours ce que l'on admet sans y réfléchir, juste parce qu'on nous l'a dit alors qu'on n'a pas nous-mêmes les moyens de le vérifier.
- ⇒ Et donc lorsqu'on comprend qu'un fait, ça se vérifie, si bien qu'il n'est pas en lui-même ce que le sens commun veut nous laisser croire qu'il est : vérité. Il n'est qu'une certaine opinion qu'on admet sans y réfléchir.

#### 2. Seconde analyse, questionnement du sujet (et donc de ses concepts) :

Qu'est-ce qu'avoir raison ? Beaucoup de copies sont parties de la définition suivante : avoir raison, c'est dire la vérité. C'est une définition recevable, mais la plupart des copies se sont arrêtées là alors qu'immédiatement cette définition en appelait une autre :

- ⇒ Qu'est-ce, alors, que dire la vérité ?

**La définition classique de la vérité c'est l'accord entre le jugement et le réel. Avoir raison c'est donc dire ce qui est réel.** Du coup on se demande comment, en effet, il pourrait être possible d'avoir raison contre les faits, puisque ceux-ci *prétendent* bien rapporter ce qu'est le réel. Mais est-ce vraiment le cas ?

- ⇒ Qu'est-ce qu'un fait ?

Notion bien difficile à définir car on risque de se perdre très vite en disant, par exemple, que le fait c'est tout ce qui est observable. Vous êtes nombreux à avoir assimilé le fait au phénomène, à l'observable. Mais que faites-vous, alors, du fait historique ? Pouvez-vous l'observer ? Non. Donc le fait n'est pas simplement l'observable.

Encore une fois vous êtes nombreux à procéder par analogie : fait, observation, phénomène, expérience etc. tout ça, vous le mettez dans le même sac, vous mixez le tout et vous nous servez un joli smoothie de concepts, certes très délicat de votre part, mais bien loin des exigences de rigueur définitionnelle de l'exercice de la dissertation. Je vous rassure, cela arrive aux meilleurs et comme nous venons de le montrer, c'est justement le propre du fait de se faire passer pour vérité !

⇒ Bon, alors, un fait c'est quoi ?

Nous savons déjà que ce n'est ni simplement l'expérience, ni simplement l'observable. Nous pouvons commencer par dire comme l'ont fait certains d'entre vous avec habileté, que le fait c'est avant tout ce sur quoi les hommes sont d'accord. L'attentat de l'Archiduc François Ferdinand à Sarajevo est bien reconnu comme un fait historique bien que personne parmi nous n'en a jamais été le témoin. De même lorsque nous lisons dans la presse que dix hommes ont été tués à Bagdad, nous nous accordons à admettre qu'il s'agit là d'un événement réel. Certes nous ne l'avons pas observé nous-mêmes, mais nous ne remettons pas en doute la parole de ceux qui sont chargés de... **rapporter les faits.**

Le fait est donc quelque chose qui se rapporte et pour cela quelque chose sur lequel nous tombons d'accord. **Le fait est donc fondamentalement interprétation et opinion.**

A ce stade nous n'avons pas formellement défini la notion de fait, mais nous avons analysé ses propriétés : le fait est quelque chose de rapporté et quelque chose d'avis par l'opinion.

D'où la définition suivante : le fait est un événement ou un ensemble d'événements ou encore une réalité quelconque que l'opinion générale s'accorde à reconnaître comme telle.

Exemple : Pluton n'est pas une planète. C'est désormais admis. Mais il y a encore quelques années de cela Pluton était reconnue comme une planète et c'était bien un fait. Le réchauffement climatique fait l'objet de beaucoup de controverses, mais il a tendance à devenir de plus en plus un fait car il y a de plus en plus de personnes qui reconnaissent sa réalité.

Le fait est donc simple vérité établie et, par là même, il n'est pas en lui-même vérité.

⇒ Retour à la question de la vérité :

Avoir raison, disions-nous, c'est être dans le vrai, c'est dire la vérité. Et dire la vérité c'est dire ce qui correspond au réel. Donc avoir raison contre les faits serait avoir raison contre ce sur quoi la plupart des hommes s'accordent. Donc avoir raison contre les faits c'est avoir raison contre l'opinion.

Reprenons alors l'exemple de notre journaliste qui rapporte les faits qui se produisent à Bagdad. Si nous n'étions pas d'accord avec ce que le journaliste nous rapporte, nous n'aurions pas raison contre les faits, nous aurions raison contre son rapport. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que l'article de presse n'est un fait qu'à partir du moment où nous lui reconnaissons sa validité. A partir du moment où nous dirions que cet article n'est pas vrai, alors aussitôt il ne serait plus un fait.

**Ceci nous permet alors de dire que le fait est toute interprétation du réel avec laquelle l'opinion est d'accord. [on fait évoluer notre définition, ici]**

Mais alors, que se passe-t-il si je suis le seul à m'opposer à ce rapport du journaliste alors que tout le monde par ailleurs est d'accord avec lui ? Dans ce cas je me retrouve face à l'alternative suivante :

- Ou bien je suis dans l'erreur.
- Ou bien ce journaliste est dans l'erreur.

Admettons maintenant que j'ai la preuve que ce journaliste a fait un rapport tronqué, que dois-je faire ? Je dois démontrer que... les faits sont différents de ce qu'il affirme.

Mais nous avons admis qu'un fait est ce sur quoi l'opinion s'accorde. Mais alors faut-il admettre comme un fait quelque chose que je sais pourtant faux ? Assurément, non.

Il va donc falloir ici sortir de l'obscurité (la difficulté) dans laquelle nous sommes en distinguant deux définitions du concept de fait :

- Il y a le fait admis, établi, celui qu'on vient de décrire. Celui-ci peut être faux et donc on peut avoir raison contre les faits dans ce cas.
- Il y a le fait objectif, celui qui ne dépend du jugement de personne et qui permet de réfuter, justement, le fait établi.

Mais c'est là que le bât blesse, c'est là que nous touchons au cœur du problème de ce sujet : quand bien même aurais-je réussi à réfuter le fait établi, ne sera-ce pas en établissant un autre ? La vérité que j'aurais ainsi démontrée, est-ce que tous ceux qui l'admettront désormais comme *un fait* referont par eux-mêmes toute la démonstration que j'aurai faite, par exemple, devant une cour de justice ? Assurément non. Donc le fait demeure toujours quelque chose qui reste dans le domaine de l'opinion et de ce point de vue, puisque l'opinion a déjà pu se tromper plusieurs fois, le fait n'est jamais une donnée fiable.

Quand on pense que dans la justice comme dans les sciences on considère le fait comme une donnée objective, on a de quoi se questionner sur la rigueur d'un tel précepte : Cela veut dire que là où l'on croit avoir affaire à des données objectives, nous n'avons en vérité affaire qu'à des préjugés.

C'est pourquoi il est finalement si important de savoir si on peut avoir raison contre les faits, car **[c'est l'enjeu que je commence ici seulement à saisir]** alors et alors seulement on pourra se dégager du caractère fondamentalement subjectif de cette notion.

A ce stade, dans cette analyse au brouillon, on a fini de démontrer la légitimité de la question du sujet : maintenant nous savons pourquoi (= enjeu) il est important de savoir si on peut avoir raison contre les faits : parce que les faits ne sont rien de fiable en soi (le fait objectif est donc un mythe) alors que, par ailleurs, tout le monde croit qu'ils le sont. L'enjeu de ce sujet est donc aussi bien politique qu'épistémologique. Politique parce que sans une telle possibilité de s'opposer aux faits tout serait soumis à la contingence du oui-dire et de l'opinion. Epistémologique, parce qu'il nous faut savoir ce qui fait qu'une théorie est valable sachant que les faits ne sont alors en aucun cas une source de confirmation.

On pourra donc avoir une première partie traitant du problème de l'opinion en politique : elle est à la fois incontournable (on ne gouverne pas sans elle) et en même temps sans aucune fiabilité. On se rappellera que la cité d'Athènes s'est effondrée du fait même de son excès de démocratie directe, c'est-à-dire lorsque son gouvernement pouvait aller jusqu'à condamner ses propres stratèges militaires et attaquer ses alliés (comme l'île de Mytilène par exemple) sur la base de simples rumeurs : c'est justement **[on n'oublie pas de toujours rapporter ses illustrations directement au sujet →]** parce que ce qui se disait dans l'opinion était ainsi considéré comme des *faits* et parce que l'on pensait fermement qu'un fait est une réalité (quand il n'est qu'une opinion en vérité) que l'on n'hésita pas à prendre des décisions aussi graves, lesquelles furent fatales pour Athènes.

Evidemment, il ne s'agit pas maintenant de réciter tout ce que l'on sait sur Platon et sa conception de la cité juste, tout ce que l'on sait sur la distinction entre l'intelligible et le sensible etc. Sinon on s'écarte du sujet.

A ce stade nous avons une première réponse à la question (et donc une transition vers une seconde partie) : Non seulement on peut avoir raison contre les faits, mais en vérité on doit toujours chercher à avoir raison contre les faits sans quoi on se perd dans la contingence de l'opinion, on s'enferme dans

le monde du préjugé, de l'idée reçue et on perd ainsi tout sens critique et partant toute possibilité de connaître, justement, ce qui est véritablement nécessaire et universel, c'est-à-dire vrai ou juste.

Avoir raison contre les faits c'est ainsi :

- Savoir opposer la morale aux faits, l'idéal de justice aux injustices. On citera des exemples historiques tels que les luttes contre l'Apartheid en Afrique du Sud où l'on s'aperçoit qu'il aura fallu attendre jusqu'à 30 ans avant que l'on y mette enfin un terme.
- On se rappellera que les sophistes et les démagogues justifient toujours leurs propositions en prétendant se baser sur les faits : De tout temps ce sont les plus forts qui ont toujours fait les lois, c'est un fait, dit Thrasymaque dans le livre I de *La République*, donc il faut élire les plus forts et leur donner encore plus de force. De même ce sont les plus riches qui font la richesse, donc c'est aux riches qu'il faut que la loi donne le plus d'avantages fiscaux (ou l'argument inverse, tout aussi sophistique, qui consiste à dire qu'il faut redistribuer la richesse car, c'est un fait, la consommation soutient l'économie – sauf que sans investissements internes la consommation se fera sur des denrées importées etc.) ; le propre de la sophistique est de faire apparaître les solutions comme simples, sous l'autorité du fait, lequel apparaît en effet toujours sous l'angle de la simplicité décisive ; c'est le « y a qu'à » de l'enfance de l'esprit humain ou ce qu'on appelle aussi *la pensée magique*.
- Savoir réfuter une idée reçue : On repensera à tous ceux qui sont morts pour avoir simplement eu raison contre les faits, justement parce que les faits étaient soit simplement faux, soit réels mais bien intolérables. Galilée, Martin Luther-King, Spartacus... les exemples sont multiples (on se contentera d'un ou deux maximum : ne faites pas des listes d'exemples, mais ne faites pas une copie sans exemples non-plus).

Ainsi on comprendra dans cette seconde partie que le fait n'est que ce que l'on appelle *la vérité de fait*, c'est-à-dire ce qui est établi mais qui n'a pas de légitimité en soi, par opposition à la *vérité de droit*.

On insistera toutefois sur le caractère incontournable de l'opinion et de la pression sociale si bien que l'opinion est *le fait* par excellence puisqu'elle est ce qui à la fois n'est jamais nécessairement vrai mais aussi ce qui demeure bien *en fait* incontournable. C'est pourquoi on a pu poser comme définition l'idée que le fait est fondamentalement opinion reçue : c'est parce que l'opinion est le fait premier, absolu.

Et là... c'est magique : une nouvelle définition du concept de fait apparaît ! (et donc on a une troisième partie) Le fait est une réalité en soi, c'est-à-dire quelque chose qu'on ne peut pas éviter.

On peut avoir raison contre les faits, on peut même les réfuter, mais on ne peut pas éviter, si j'ose dire, le fait qu'il y aura toujours opinion reçue et donc faits ; quand on les réfutera alors on ne fera qu'établir de nouveaux faits : quand on aura réfuté l'idée reçue que Pluton était une planète, l'opinion – y compris celle de beaucoup de scientifiques – admettra ensuite que Pluton n'est plus une planète sans se poser plus de questions, c'est-à-dire sans savoir pourquoi, sans réfléchir.

Le fait c'est donc la réalité admise de l'ignorance et de l'absence de réflexion. Ne dit-on pas justement « *c'est un fait* » à chaque fois que l'on veut dire que ce qui est dit ici est incontestable et n'est donc pas sujet à discussion ? N'est-il pas vrai pourtant que toute proposition vraie ne peut être vraie qu'à la condition d'être réfutable ?

En effet, si par vrai l'on entend ce qui correspond à ce qui est véritablement, alors une proposition irréfutable ne peut pas être vraie. [on aura donc un bref exposé de la pensée de Popper dans

*Conjectures et réfutations* ici] Ainsi, par exemple, *Dieu existe* n'est pas une connaissance mais seulement une croyance et c'est justement pour cette raison qu'elle est irréfutable. On réalise donc combien ce que l'on met derrière le mot « *fait* » n'est en vérité que le masque de notre ignorance, son compendium universel, sa justification dogmatique. Mais on réalise alors, aussi, que toute croyance largement partagée devient un fait, or un fait est inévitable, il a sa réalité comme opinion. Donc, même s'il est faussé ou simplement ignorance, le fait est toujours, en définitive, quelque chose d'objectif, c'est-à-dire ce qu'on ne peut pas ignorer ou simplement mettre de côté : c'est un fait que les faits sont des opinions et c'est un fait que l'opinion influence les décisions des hommes.

Il s'ensuit que le faux ou encore la croyance sont bien des réalités effectives aussi bien en histoire qu'en sciences. C'est parce que les hommes croyaient en Dieu qu'ils acceptaient de mourir lors des croisades : ce que l'on ne comprend pas, bien souvent, c'est que Dieu était bel et bien un fait à cette époque. Ce n'est qu'à partir du moment où l'Eglise s'est divisée, c'est-à-dire à partir du moment où l'opinion a été divisée sur ce sujet que Dieu est passé du statut de fait au simple statut de croyance subjective. Mais pour tous ceux qui vivaient sous l'unité de la foi chrétienne au moyen âge c'était encore un fait, c'est-à-dire ce que l'on pourrait appeler une croyance objective, ou effective, parce que chacun était prêt à mourir pour elle car pour eux, que Dieu existait ne faisait pas l'ombre d'un doute, c'était un fait.

Mais, ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'il en va exactement de même dans les sciences : Newton n'aurait jamais pu décrire la force gravitationnelle s'il n'avait pas admis comme des faits l'idée que l'espace et le temps sont uniformément les mêmes partout, quand on sait désormais que l'espace et le temps sont relatifs à la vitesse. Or, cette *croyance objective*, ou *effective*, de Newton n'était possible qu'en suivant les lois de Galilée, alors que celles-ci près d'un siècle plus tôt, étaient encore inacceptables. Elles sont devenues des faits.

Il faut toutefois rendre justice à la rigueur du scientifique : il est encore le seul, surtout dans les sciences de la nature, à ne pas accepter un fait avant que toute la communauté scientifique l'ait reproduit. La reproduction des faits est encore le seul moyen de passer du fait à la vérité : face à tout fait qu'on nous rapporte, notre devoir est donc de chercher à le reproduire. Et encore, par reproduire nous entendons essayer de le réfuter.

### **Conclusion :**

C'est donc en cherchant à aller contre les faits que l'on n'est plus dans la simple croyance ou opinion et que l'on passe dans l'univers alors infini de la connaissance. Et encore, il faut toujours être prêt à réfuter cette même connaissance si l'on ne veut pas que notre savoir redevienne une nouvelle croyance, un nouveau *bien connu*. C'est seulement au prix de cet effort que l'on peut ainsi faire la différence entre croire et savoir : on ne sait jamais vraiment, jamais définitivement, tandis que le croyant, lui, croit toujours savoir une bonne fois pour toutes, parce qu'il dit qu'il se fonde sur des faits incontestables ; or c'est justement là qu'il passe du savoir à l'ignorance la plus totale, c'est-à-dire l'ignorance de son ignorance. Mais, maintenant, faut-il le condamner pour cela ? N'avons-nous pas admis nous-mêmes qu'il fallait bien à Newton qu'il croie en l'objectivité des postulats galiléens pour lui-même avancer vers un nouveau savoir ? Ne faut-il pas croire pour savoir et donc, en définitive, toujours partir des faits admis ? Certainement, mais c'est à la condition que rien n'interdise ensuite d'exercer un esprit critique contre ces mêmes faits, c'est-à-dire à condition que l'on puisse toujours avoir raison contre les faits.

Le plus souvent quand on dit « c'est un fait » on veut parler d'une réalité incontestable, qui ne pourrait faire l'objet d'aucune discussion ni réfutation. Ensuite, avoir raison signifie dire ce qui est. On nous demande si on peut avoir raison contre les faits et, donc, si on peut dire le vrai contre ce qui est incontestablement réel. La question est donc surprenante car il ne semble pas qu'on puisse avoir raison contre ce qui est bien réel. Cependant il est fréquent que les faits soient en vérité discutables. Ainsi par exemple Galilée avait bien raison contre les faits de son temps, puisque la Terre tourne bien autour du soleil, et non le contraire. Il semble donc que le fait peut être défini par les hommes et leur époque. Par conséquent il n'est pas en lui-même une réalité incontestable, contrairement à ce qu'on a dit plus haut. Il semble même que, bien au contraire, le fait peut être contestable parce qu'il est toujours une certaine interprétation du réel et non le réel lui-même. Cependant, lorsque Galilée démontre que la Terre tourne autour du soleil, ne se fonde-t-il pas sur les faits observables de la nature tout comme Ptolémée en son temps voyait bien que le Soleil tournait autour de la Terre ? N'est-ce pas en effet ce que tout le monde peut voir ?

On s'aperçoit ici que l'on peut avoir raison contre les faits parce que ceux-ci peuvent être trompeurs. En effet dire que le Soleil tourne autour de la Terre c'est être trompé par les faits dits observables. Faut-il alors admettre, finalement, qu'avoir raison ne dépend absolument pas des faits puisque nous sommes toujours dans un rapport médiat au réel ? Mais alors, qu'est-ce qu'avoir raison et dans quelle mesure les faits sont-ils une source de connaissance du réel ?

[plan articulé et détaillé] Pour répondre à ces questions il nous faudra d'abord voir en quoi il semble d'abord évident que l'on a besoin des faits pour avoir raison. En effet, sans cela on pourrait dire tout et n'importe quoi et aucune science rigoureuse ne serait possible. Ainsi même si Ptolémée et Aristote avaient tort au sujet de la position de la Terre, il faut reconnaître que c'est par l'observation des mêmes données que Galilée et Newton les réfutent et c'est l'observation de la même réalité des faits qui conduit Einstein à réfuter Galilée et Newton, et ainsi de suite puisque la physique n'a pas fini de produire de nouveaux modèles d'interprétation des faits. Le raison ne peut donc progresser qu'à la condition de s'en tenir aux faits, même si plusieurs interprétations différentes sont possibles. On ne peut donc pas avoir raison sans les faits, semble-t-il. Toutefois les faits ne nous disent rien eux-mêmes, puisqu'il faut toujours les interpréter de manière critique. Il nous faut alors, dans un second moment, distinguer deux sortes de faits : les faits établis de façon dogmatique, ceux que nous recevons sans esprit critique et les faits qui servent à tester, par exemple, une théorie. On s'apercevra que seuls les faits réfutables ont un véritable intérêt car l'irréfutable n'apporte aucune nouvelle connaissance. Mais alors, si tout fait intéressant doit être discutable et réfutable, comme l'indiquent les différentes théories en physique, de Ptolémée jusqu'à nos jours, peut-on alors continuer d'espérer accéder à une connaissance objective du réel ? On s'apercevra qu'en vérité nous n'avons pas accès au réel en soi et que le seul fait parfaitement clair et distinct est la pensée elle-même, si bien que tout fait, même dogmatiquement posé, sera toujours discutable. On devra alors remarquer, dans un dernier moment de notre analyse, qu'avoir raison ce n'est ni dire les faits ni simplement les réfuter, mais toujours savoir les discuter et donc toujours admettre qu'on peut, et même qu'on doit avoir raison contre les faits. On verra alors que la seule réalité tangible est la discussion sur les faits, c'est-à-dire la pensée ou encore l'esprit. Mais alors nous faudra-t-il renoncer à une connaissance achevée du réel et admettre qu'en dernier recours ce sont toujours les sceptiques qui ont raison de dire qu'il n'y a pas de connaissance absolue du réel, et donc pas de faits incontestables ?

**N'est-ce pas là une proposition elle-même absolue et donc contradictoire puisqu'elle se pose elle-même comme incontestable ?**